

COMPTES RENDUS

évoque une entente possible, mais non documentée, entre le parrain et la marraine au moment de choisir le prénom de leur filleul (p. 52). Pour compléter sa réflexion, on peut également se demander s'il n'existe pas une entente semblable en amont, entre parents spirituels et parents biologiques. Certes, parrain et marraine nomment l'enfant mais les parents biologiques n'ont-ils aucune part dans ce choix des prénoms? Les règles émises par l'Église (p. 49-50), la question des prénoms régionaux (p. 50), des prénoms doubles et composés (p. 50-51) ne sont pas oubliées et V. Cousseau souligne systématiquement que la situation est bien plus complexe qu'il n'y paraît à première vue. On le voit, en replaçant la question de la nomination aux Antilles dans un cadre de réflexion bien plus large, les éléments apportés par la première partie de l'ouvrage sont susceptibles d'intéresser bon nombre d'historiens travaillant sur d'autres cadres géographiques.

Dans les chapitres 2 et 3, l'auteur décrit avec précision la diversité socio-économique des Antilles du milieu du XVII^e siècle jusqu'en 1848 (affirmation du groupe des Libres de couleur, métissage, etc.). Ensuite, dans les deuxième et troisième parties de son ouvrage, il mène une analyse pointue de la prénomination et de la désignation des parrains et marraines. Sur ce point, quelques spécificités sont à noter.

Les Libres de couleur font souvent appel à des parents spirituels blancs lorsque leur enfant est illégitime et à des parents spirituels de couleur lorsqu'il est légitime (p. 191-192). Quant aux Blancs, ils ne choisissent quasiment jamais un Libre de couleur comme parent spirituel de leur enfant et encore moins un esclave (p. 193). À leur image, les Libres de couleur ne désignent pas d'esclaves et préfèrent... les Blancs (p. 193).

Concernant la prénomination, les Blancs recourent fréquemment aux prénoms doubles ou triples (p. 222) alors que «*Jean* constitue le nom d'esclave par excellence tout au long de la période» (p. 226). Avant

le XIX^e siècle, les enfants illégitimes, eux, se voient attribuer beaucoup plus rarement que les autres les prénoms *Joseph* et *Marie* (p. 230-231). V. Cousseau compare les usages entre les îles (les Blancs de Martinique ont un corpus de prénoms plus vaste qu'en Guadeloupe, p. 219-220), entre les espaces ruraux et les espaces urbains ainsi qu'au fil du temps (le stock des prénoms chez les esclaves se diversifie au XVIII^e siècle, p. 220-221). Il consacre l'avant-dernier chapitre («L'innovation et ses cheminements») à l'étude précise de différents prénoms aux Antilles sur la longue durée, du XVII^e au XIX^e siècle : Jules bien-sûr (p. 340-341) mais aussi Rose (p. 326-332), Luce et Dominique (p. 335-337), Charles et Elisabeth (p. 337-338), etc.

Par ailleurs, l'auteur souligne d'autres traits démographiques : l'importance des naissances illégitimes aux Antilles, bien plus nombreuses qu'en métropole (p. 159-160, 166, 172) ; la consanguinité chez les Blancs créoles (p. 157-158), des délais de baptême allongés (p. 182, 199), etc.

La richesse des thèmes abordés et la précision des analyses invitent à la lecture tout historien travaillant sur la famille. Les Antilles sont géographiquement à la marge de notre vieille Europe ; les enjeux soulevés par V. Cousseau la remettent au centre de notre réflexion.

Etienne COURIOL

Dionigi ALBERA, *Au fil des générations. Terre, pouvoir et parenté dans l'Europe alpine (XIV^e-XX^e siècles)*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2011, 544 p.

L'ouvrage de Dionigi Albera constitue incontestablement un jalon important dans l'histoire et l'anthropologie des systèmes de parenté en Europe envisagés dans la longue durée. Il participe ainsi au renouvellement d'un courant historiographique centré sur l'articulation entre les formes d'organisation familiale et les systèmes de transmission successorale qui fut particulièrement fécond dans les années 1960-1980 et qui connaît

depuis quelques années un regain d'intérêt (David Sabean *et al.*, *Kinship in Europe. Approaches to Long-Term Development (1300-1900)*, New-York/Oxford, Berghahn Books, 2007). Le texte, massif, dense, poursuit deux objectifs : d'une part, proposer une perspective d'ensemble sur cette riche historiographie et une réflexion sur les choix méthodologiques des chercheurs ; d'autre part, proposer un cadre comparatif pour analyser et comprendre les systèmes de parenté et leurs évolutions dans le contexte de l'Europe alpine. Pour cela, l'auteur mobilise une très riche bibliographie en français, en anglais, en italien et en allemand, mais aussi une connaissance personnelle approfondie du cas alpin, les premiers travaux publiés par cet anthropologue sur ce terrain remontant au début des années 1980.

La première partie propose un panorama critique des recherches sur l'histoire de la famille et de la parenté en Europe. Il commence avec les travaux du groupe de Cambridge sur les groupes résidents (Peter Laslett, Alan Macfarlane, etc.) qui sont mis en regard des travaux français des *Annales* qui, certes, envisageaient également la famille comme ménage corésident mais étaient aussi très attentifs à la question de la transmission, dans le droit fil de la tradition inaugurée par Frédéric Le Play. L'auteur revient longuement sur les critiques fortes portées, dans un second temps, contre ces modèles cartographiques des systèmes familiaux et leur caractère statique, notamment par la microhistoire. Dionigi Albera se montre finalement assez sévère vis-à-vis de cette méthodologie qui propose des modèles sans jamais poser la question de leur reproductibilité hors du cadre spatial et temporel très réduit dans lequel ils s'insèrent. C'est donc dans une troisième phase de cette historiographie, celle du « comparatisme raisonné », que l'auteur s'inscrit. Ainsi évoque-t-il notamment les travaux collectifs menés autour de David Sabean qui cherchent à partir d'études de cas et/ou d'approches micro à aboutir à une théorie générale de l'évolution des systèmes de parenté et des

formes de relations familiales sur le long terme en Europe occidentale. Dionigi Albera souligne également la nécessité de ne pas limiter l'enquête au ménage mais de prendre aussi en compte les relations familiales hors de ce premier cercle pour comprendre le fonctionnement des systèmes familiaux. À partir de là, l'auteur expose sa méthode pour « bâtir un raisonnement comparatif portant sur l'organisation familiale dans l'Europe alpine » (p. 52). Il met en avant la nécessité de combiner les approches : accumuler les études de cas, d'une part, et procéder, d'autre part, à des analyses plus larges sur le plan géographique en fonctionnant « par variable » (démographique, économique, etc.) pour aboutir à une typologie dynamique des systèmes familiaux qui permettent d'intégrer leurs évolutions au cours du temps.

La deuxième partie réinterroge un certain nombre d'études de cas importantes de l'Europe alpine : le Tyrol inégalitaire (étudié par Cole et Wolf) ; le Valais (Netting) qui divise les héritages ; le Haut-Varaita (Albera) et Saint-Véran (Burns), marqués par une inflexion agnatique. En discutant les incohérences ou du moins les faiblesses de ces trois types familiaux, Dionigi Albera propose trois idéaux-types familiaux qui ne se définissent pas seulement par les règles de l'héritage mais par une multiplicité de variables (le type d'habitat, les formes de corésidence, la stratification économique et sociale, les relations hors de la sphère domestique) : le type « bauer » (qui hérite de sa propriété, vit dans un habitat morcelé, entretient des relations sporadiques hors du groupe domestique, etc.) ; le type « bourgeois » au sens suisse du terme (la propriété n'est pas au centre du système familial, l'habitat est groupé, les relations sociales sont plus fluides, etc.) ; le type « agnatique alpin » (insérés dans le marché local, en lien avec d'autres espaces, les individus sont plus mobiles).

La troisième partie constitue une sorte de mise à l'épreuve du temps et des espaces alpins de cette typologie. L'auteur « teste » ses

hypothèses dans différentes régions des Alpes orientales en repartant d'études de cas (chapitre IX), puis en élargissant son point de vue au niveau régional en s'intéressant d'abord aux Alpes autrichiennes (chapitre X), puis aux Alpes italiennes. La relative homogénéité agnatique italienne conduit ensuite l'auteur à interroger les « racines de l'orientation agnatique ». La redécouverte du droit romain au XI^e siècle, adaptée et intégrée durablement à la législation civile par les juristes lombards, a sans doute contribué à cette homogénéité des pratiques. L'auteur analyse ensuite les systèmes du Valais d'orientation bilatérale (chapitre XIII) et des Alpes suisses, des Grisons notamment (chapitre XIV). Il souligne l'importance du droit et des structures politiques dans la permanence ou l'évolution des systèmes familiaux, le cas suisse se distinguant clairement par des structures féodales et politiques plus lâches que celui des Alpes italiennes sous influence urbaine.

La quatrième partie est consacrée aux Alpes françaises. Elle constitue une remise en cause énergique et argumentée des travaux antérieurs et de l'application du modèle de la famille-souche à cette partie des Alpes. À nouveau, comme dans la première partie, Frédéric Le Play et surtout les travaux d'influence leplaysienne des années 1970-1980 ne sont pas épargnés. Loin de dominer les Alpes françaises, la famille-souche n'est ni un modèle majoritaire, ni un modèle intemporel. Procédant à une relecture critique de la bibliographie, Dionigi Albera détecte en fait une orientation agnatique dans nombre de régions alpines de l'espace français, en Savoie (chapitre XVII) mais aussi dans la Haute-Provence étudiée par Alain Collomp dans *La Maison du père* (Paris, PUF, 1983) (chapitre XVIII) et, de manière précoce, dès la fin du Moyen Âge dans les Alpes du Sud (chapitre XIX). Finalement, l'inclination vers un modèle de type famille-souche concerne seulement quelques régions, la transition vers l'unicité successorale ne se produisant pour l'essentiel qu'au XVII^e siècle et dans la première moitié

du XVIII^e siècle dans le Haut-Embrunais et une partie du Briançonnais principalement. Cette orientation est enfin surtout le fait des élites; en tout cas, cette pratique est-elle fortement modulée selon les groupes sociaux.

Au total, le propos développé dans ces 23 chapitres est ambitieux et il est impossible d'en rendre compte dans le détail. Au-delà de l'espace alpin, le livre réinterroge toute une tradition de travaux de l'anthropologie historique des systèmes familiaux et prend des positions affirmées sur un certain nombre de points: le refus du déterminisme géographique, le refus des explications culturalistes passe-partout, la volonté de sortir du cadre du ménage pour comprendre le fonctionnement de ces systèmes, la remise en cause des approches d'inspiration leplaysienne qu'une certaine historiographie répète sans vraiment l'interroger. Le livre est également ambitieux par l'ampleur de la bibliographie mobilisée au service de la construction d'une méthode comparative fine des situations sous-régionales et de leurs évolutions temporelles. Ce livre mérite donc d'être discuté à plusieurs titres: la place qu'il accorde au droit et aux institutions dans l'évolution des systèmes familiaux, le rôle des élites dans ces changements, la validité d'une méthode hors de l'espace alpin. Car l'ouvrage invite à réinterroger les systèmes familiaux bien au-delà des Alpes.

Fabrice BOUDJAABA

Josef GRULICH, *Migrace městského a venkovského obyvatelstva. Farnost České Budějovice 1750-1824*, České Budějovice, Jihočeská univerzita Českých Budějovicích, 2013, 391 p. [*Les migrations de la population urbaine et rurale. La paroisse de České Budějovice 1750-1824*]

Après sa monographie sur *L'évolution démographique et le cycle de vie de la population rurale au sud de la Bohême aux XVI^e-XVIII^e siècles* (Université de Bohême du Sud, 2008), Josef Grulich fait paraître son second